



**conte
poétique
et philosophique**

François Kopania
2013



Je l'appelle *On*.

On, ne parle pas.

Parfois de très loin,

On me délivre des mots, des messages par la pensée.

Je lui réponds de même,

On me l'a appris, comme un secret.

La petite fille rêve.

Il la danse.

Elle se voit.

Tournoyer.

S'élançer.

Se déhancher.

Elle se voit danser.

La veille de mes six ans,
allongée sur mon lit,
je rêve, à moitié somnolente.

Les feuilles des peupliers bruissent sous le vent.

La fenêtre ouverte laisse aller et venir
le courant d'air, il joue avec les rideaux une valse légère.

Tout aussi légèrement,
quelque chose me frôle l'épaule gauche.

Inquiétée, je chasse ce truc de ma main,
ce machin glisse le long de mon cou
jusqu'à mon épaule droite,
va et vient des deux mains et ainsi de suite
pendant au moins trois minutes.

Je respire un bon coup, je croise les bras
un peu vexée de me trouver ainsi ridiculisée
par ce « je ne sais quoi »
qui se promène sur moi à mon insu.

J'attends. Alors !

Une lueur douce et dorée glisse
le long de mon bras, se pose sur la paume
de ma main, comme ça, tranquillement.

Alors !

Aussi sur que je m'appelle Émilie nous eûmes,
la lueur et moi, comment l'expliquer, une discussion ?

Non !

Puisque nous ne parlions pas,
pas plus d'une conversation téléphonique.

J'entendais sa voix directement dans ma tête
sans qu'elle ne passe par les oreilles.

L'été, j'ai tout mon temps, je parcours à loisir vignes,
oliveraies, champs de blé et de tournesols.

J'imprime les chemins rocailleux,
cherche l'horizon du haut des collines.

C'est le paysage de mes vacances.

Chaque année au mois de juillet
mes grands-parents m'accueillent les bras
ouverts au cœur de leur cocon, dans leur maison
dont les pierres se fondent dans la nature.

Je suis leur petite fille adorée.

Grand-mère aime cultiver les fleurs.

Elle prend soin de choisir formes et couleurs
et dispose les graines de telle sorte qu'un tapis
odorant aux senteurs délicates s'offre à la lumière.

Grand-père lui, organise le potager
et prend soin des arbres fruitiers.

Ainsi passent-ils une partie de leur temps.

Bocaux, confitures alignées
sur les étagères du garde-manger.

Tout est explosion de couleurs, de goûts et de saveurs ici.

Enivrée de sucres, de miel, je zigzague sur un tapis
de fleurs blanches, sous les arbres du verger
une pluie de pétales s'échappe du vent, tourbillonne
puis s'étale, tachetés de jaune et de rose tyrien,
je m'invite à m'y reposer, essoufflée, joyeuse,
du bleu du vert de tous les sons d'autour.

J'observe la vie d'en bas, écoute les langues terrestres,
je ne cherche pas à comprendre
ces langages, si parfois des mots, je les empile
comme des cagettes, je me nourris d'enfance sauvage.

Je connais un peu les écureuils,
pour en avoir vu dans le jardin de mes grands-parents.

On me montre tous les écureuils
qu'il a pu croiser au cours de ses voyages.

Alors !

Chaque geste, chaque posture, chaque envolée
d'une branche à l'autre, chaque course funambulesque
s'imprime dans mon esprit, je deviens écureuil,
je lisse ma queue majestueuse de mes petites pattes,
la lèche de ma langue rugueuse
pour lui donner son brillant éclat sous la lune.

Alors, je saute de branche en branche, cours,
voyez cette ondulation, cette grâce, cette agilité.

Je me pose un instant, me dresse droite comme un I,
lance un regard furtif de droite à gauche,
mes petites oreilles pointées vers le ciel.
Dans l'ombre des arbres, *On* se camoufle.

Les *Ons* ne trichent pas
Les *Ons* ne se battent pas
Les *Ons* ne se met-tent
Jamais en colè-re
Il y a des *Ons* blagueurs
Il y a des *Ons* moqueurs
Il y a des *Ons* taquins
Mais jamais oh non jamais
On ne verra un *On*
Se mettre en colè-re
Y a des *Ons* zinzins
Oh des *Ons* casse-cous
Des *Ons* en pagaille

Leur monde est un jardin au-delà des nuages.

Les *Ons* ne sont pas le vent.

Ils effleurent les feuilles des arbres
qui frémissent à leur passage quand les *Ons*
voyagent sur terre pour se ravitailler en eau.

Les *Ons* étaient comme nous avant,
il y a bien longtemps,
de petite taille, mais comme nous.

Les *Ons* étaient aussi très vulnérables.

Alors, par nécessité, ils réduirent, réduirent,
réduirent, à devenir minuscules.

Ils sont ainsi discrets et évitent les représailles,
mais cela ne suffit pas, ils devinrent invisibles.

Je le sais, voilà.

Moi seule vois *On*.

Plus souvent encore, je pense à *On*.

On sait apparaître à mes yeux, dans le halo de lumière
se dessine une forme qui avance vers moi et grandit,
grandit, grandit à devenir forme presque humaine.

Alors !

On m'invite à la danse dans le silence des nuits.

Silence si on veut, les animaux nocturnes
composent un sacré orchestre.

Ici coule une source.

L'eau tombe en cascade sur la roche polie.

Lieu de toutes les rencontres, oiseaux,
insectes, petits rongeurs et gros

sangliers viennent s'y désaltérer.

Le jardin de grand-père et grand-mère
est leur terrain de villégiature préféré
où ils côtoient des arbres centenaires.

J'aime ces mots.

Mésange.

Rouge-gorge.

Moineau.

Papillon.

Pie.

Cigale.

Abeille.

Bourdon.

Châtaignier.

Cèdre.

Bouleau.

Pommier.

Framboisier.

Son.

Odeur.

Couleur.

Parfois *On* me fait du cinéma.

On est là, je ferme les yeux.

Alors !

Des images défilent sous mes paupières,
des images des pays que *On* traverse, des images.

Alors des déserts, des montagnes,
des forêts immenses rivalisent de lumière
dans cette vue du ciel que *On* offre à mon âme.

Bison blanc.

Cerf blanc.

Ours polaire.

Il y avait, il y a de cela quelque temps,
les Onze Nations indiennes.

Des peuples la constituaient.

Certains vivent encore sur le continent nord-américain.

On les nomme les Amérindiens.

Pour eux un brin d'herbe,
une frêle colombe, un homme,
chaque être vivant avaient la même importance.

Chaque élément faisant partie
du tout dans cet Univers infini.

La terre mère.

La lune sœur.

L'univers.

Ils vivaient dans cet équilibre.

Tout simplement.

Ils chassaient, péchaient, cueillaient seulement
ce dont ils avaient besoin, pour se nourrir, se préserver.

Un sens à la vie comme le reflet
d'une montagne à la surface d'un lac.

Les *Ons* voyagent tout le temps.

Les *Ons* ont la bougeotte.

Portés par leur sphère lumineuse.

Pas de voiture.

Pas de vélo.

Pas un vaisseau spatial.

Une sphère de lumière ambulante
les emmène, par la pensée, sur les chemins
qui les mènent aux sources d'eau claire.

Oh!

Ils connaissent bien la robinetterie
et tout le tintamarre des tuyaux.

L'eau qui chante dans l'écho
des montagnes est bien plus libre.

La piste aux étoiles.

Voyez ce chapiteau tendu qui brille la nuit.

Vu d'en haut, comme un miroir
où se refléterait la voûte céleste.

C'est bien là.

L'homme fait spectacle de son défi
à la gravité, à l'attraction terrestre.

Il fait tourner des quilles virevoltantes
qui incessamment retombent et s'envoient en l'air.

Le mois de juillet, celui de toutes les libertés,
des vacances chez mes grands-parents.

2001, j'ai 16 ans.

Un cirque s'installe sur la place du village voisin
de la maison où vivent grand-père et grand-mère.

Tous les soirs les artistes nous invitent
à leur spectacle, mais aussi ils accueillent
chaque jour qui veut s'initier aux arts du cirque.

Je me sens aspirée, inspirée, avec assiduité je passe
d'un atelier de jongleries à un autre d'acrobaties,
de clown, de musicien, d'équilibriste, de trapéziste.

Chaque jour j'emprunte la piste sablonneuse.

Après trois semaines d'apprentissage,
il est temps de préparer un spectacle.

Chacun de nous doit imaginer un numéro,
le préparer, et le présenter au public.

Je dessine un réseau de câbles alignés
parallèlement, suspendus au-dessus de la piste.

Un costume pailleté d'or agrémenté
de quatre petites ailes de libellule.

Roues, saltos avant arrière, sauts
dans le vide et rattrapage in extremis
je danse et m'élançai d'un fil à l'autre.

Libre dans les airs.

Spontanément, le temps d'un spectacle,
une ménagerie de tissu et de papier prit
la forme peut-être d'une œuvre d'art.

Nous représentions tous un animal.

Ours dompteur de dragons cracheurs de feu.

Oiseaux chanteurs funambules.

Singes volants de lianes en trapèze.

Monsieur loyal était une fée.

De sa poudre magique elle illuminait
nos jeux du cirque.

D'un coup de baguette, une fanfare jaillissait
d'un nuage de fumées rouges,
notre troupe d'animaux de tissus
et de papiers entamait alors le final,
en invitant tout le monde à danser.

Dans le rire et les petits yeux brillants
des enfants je sentis la présence de *On*.

Tout ce temps j'étais si concentrée,
mais tout ce temps *On* était là silencieux, invisible.
Émilie se sent bien seule sur le quai de la gare.

Comme le temps passe vite.

Les souvenirs défilent dans
son esprit, elle en rigole toute seule.

Finies les vacances.

Finies les paillettes qui brillent.

Les camarades de piste eux aussi rentrent chez eux.

Ailleurs, des parents impatients
de retrouver leur enfant s'agitent,
surveillent le temps qui passe lentement.

Le train avance vers les turbulences de la ville.

Un autre horizon se profile.

Alors !

Une forte intuition traverse son esprit.

Les *Ons*.

Les *Ons* portent le temps.

Tout le temps.

En eux vivent les légendes, l'univers tout entier,
au-delà des hommes, la mémoire fragile
d'un monde comme mobile en équilibre,
en mouvement vers l'inconnu.

Oulala ça tangué.

Oulala une grande vague salée éclabousse
mon esprit, me rafraîchit.

Oh !

ON.

Te voilà !

Un sourire pointe à mes lèvres, il, enfin, **ON**,
l’emmène... Dans la chambre des songes.

Il y a une passerelle qui surplombe
un torrent, je passe, je le traverse.

Le chemin continue vers une forêt profonde.

À l’orée de ces bois, d’une nuit calme je me baigne
et m’allonge dans l’herbe à regarder le ciel étoilé.

Alors,

en moi,

je vois une fleur, un camas bleu,
douceur et beauté.

Je vois des nuées de pollens,
des abeilles qui butinent, des fruits.

Chaque mouvement, le vent, la pluie,
le soleil, la lune, les étoiles.

Chaque événement, chaque suite d’événements,
de la graine qui tombe qui se loge dans la terre
arrosée de pluie, inondée de soleil, qui germe, racine,
deviendra arbre ou plante, feuille de trèfle.

Ainsi, tout cela s’inscrit dans le temps et l’espace, sur terre.

Mémoire visible, palpable, d’un lointain
passé, tout aussi proche d’ailleurs.

Je pense aux évènements dans ma vie
qui eux aussi ont leur conséquence, leur suite.

De l'un à l'autre liés de près ou de loin,
ils s'inscrivent eux aussi dans le temps et l'espace,
moins visibles, moins palpables, mais tout autant
livrés à l'éternité, peut-être, vers le futur,
vers ces rêves éveillés que l'on nomme des songes.

Ainsi, chaque relation vivante, chaque mouvement,
chaque déplacement d'air laissent une trace.

Qu'en témoignent les étoiles.



**LA
BELK**

FABRIQUE D'OBJETS ARTISTIQUES

la-bel-k.org

info@la-bel-k.org

0660201176

20, rue de l'Horloge 30000 Nîmes
Association loi 1901 - N° W302014493
Siret 839 435 526 000 18 - Licence 2 - 1121219



La bel kest soutenue par les
services culturels de la ville de Nîmes
et du Conseil départemental du Gard